

Les Cahiers des dix



Préface

André Vachon

Numéro 37, 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1025291ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1025291ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions du Bien Public

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vachon, A. (1972). Préface. *Les Cahiers des dix*, (37), 7–8.
<https://doi.org/10.7202/1025291ar>

PRÉFACE

J'avais, l'an dernier, dans ma Préface, loué la jeunesse perpétuelle des Dix qui, « le cap de leur trente-cinquième anniversaire allègrement franchi », retrouvaient un nouveau souffle. Est-ce ce compliment qui a stimulé mes illustres confrères et leur a fait donner, cette année, des articles si longs que voici le Cahier le plus considérable que nous ayons publié jusqu'ici ?

Messieurs, la preuve est faite de votre vitalité, et la cause toute entendue. Je le reconnais d'autant plus franchement que, étant encore à l'âge du premier souffle, je n'ai pu faire mieux que d'écrire seize pauvres pages.

Donc, les Dix se portent à merveille. . . Sait-on, par exemple, que, en plus de tenir nos réunions régulières, officielles, nous nous retrouvons tous les mercredis, dans un restaurant du Québec, pour déjeuner ensemble ? Les six confrères de la capitale ont souvent le plaisir d'y accueillir les quatre autres — ceux de la *diaspora*. Rien de plus agréable et de plus chaleureux que ces déjeuners !

Mais venons-en au menu de cette année, puisque mon rôle est de vous le présenter.

Louis-Philippe Audet, dont le nom, déformation de *ausel*, signifierait *oiseau*, ne vole pourtant point de branche en branche, fidèle depuis des années à l'histoire de l'éducation et, en particulier, à ses études sur « l'instruction de ces dix mille colons, nos ancêtres ». L'abbé Armand Yon, le seul ecclésiastique du groupe, était aussi, prétendent nos confrères (*sal amicitiae*, et, en latin de collégien, *sal amittiae*), le seul qui fût assez connaisseur pour nous entretenir de la « dolce vita » en Nouvelle-France à la veille de la guerre de la conquête. « Douceur de vivre » qui n'eût point été bienvenue dans la colonie un demi-siècle plus tôt, croyez-en le soussigné, qui présente cette fois un article sur François de Laval, chanoine et archidiacre d'Evreux !

Après le régime français, chasse gardée habituelle de trois ou quatre d'entre nous, voici maintenant le dix-neuvième siècle.

Trois personnages, d'abord, ont retenu l'attention de confrères. Accordant cette année un peu de répit aux « Wang » et aux « Wasp » de tous crins, Séraphin Marion revient à ses premières amours, les lettres canadiennes d'autrefois, avec une étude sur Louis Fréchette. Philippe Sylvain, lui, pacifique à son ordinaire et avec toute l'onction que commande son sujet, poursuit ses études sur l'ultramontanisme en analysant la carrière de Cyrille Boucher, disciple de Louis Veillot. Raymond Douville, enfin, redevenu trifluvien et habitant de surcroît la maison voisine du manoir Niverville, nous entretient naturellement de son « voisin », Charles Boucher de Niverville, de son ascendance et de sa carrière.

Avec Niverville, on entre dans la politique; avec Jean-Charles Bonenfant, on n'en sort jamais. Notre confrère, qui serait certainement sénateur si le sénat n'avait point dévié, nous parle — avec quelques regrets, peut-être — de « la vocation manquée du sénat canadien ».

Grâce aux travaux de Robert-Lionel Séguin, docteur-ès-sorcellerie, — qui nous décrit aujourd'hui la maison traditionnelle, hantée ou non —, on sait que médecins, chirurgiens et fraters de tout acabit furent parfois, même chez-nous, gens pour le moins inquiétants. L'optimiste Sylvio Leblond, qui a dès longtemps inversé les termes de l'axiome fameux du docteur Knock, raconte justement l'histoire d'un homme de l'art qui a mal tourné, Georges Holmes, l'assassin de Kamouraska, envoûté par la belle Mme Taché. Quant à Luc Lacourcière, le magicien des Dix, il a cette année fait « un pacte avec le diable ». A l'entendre le mercredi midi, on s'en serait douté. . .

Et puisque je termine en plein folklore, je tire ma révérence à la manière des conteurs, chanteurs, jigueux et violoneux de chez-nous, en vous disant:

« S'tusez-la ! »

ANDRE VACHON,
éditeur-délégué.